

Ennio Floris

La résurrection de Jésus

Acte huitième : Jésus, fils du Dieu incarné, ou prophète de l'humanité de Dieu ?

Dans le jardin rocailleux du tombeau.

SCÈNE UNE

(Thomas)

THOMAS (*Flânant seul dans les sentiers sinueux du jardin, attendant les frères. Il s'arrête pensif, regardant alentour et traçant avec ses mains des figures dans l'air*).

– Trois à gauche, trois ou quatre à droite, au centre le rouleau des Écritures... Il vaudra mieux rester au dehors, plutôt que dans la véranda comme des oiseaux en cage, pour déployer nos ailes ! Ici, on pourra dialoguer, discuter, et même se battre, ou prendre notre envol ! (*Il rit*).

D'autre part, le tombeau largement ouvert semble nous sourire, comme si Jésus venait de sortir pour aller à la rencontre de Moïse et d'Élie, d'Osée et de Jean ; mais aussi de nous, qui l'attendons...

Quant aux premiers, ils sont sortis de leur tombeau sans se soucier de reprendre leur corps. Certains d'entre eux n'y sont même pas entrés. On les attend, ou alors, ils sont déjà revenus. Pour Moïse, personne n'attend son retour ! Il ne manquerait

plus que ça ! Élie, lui, serait déjà venu en la personne de Jean, comme Osée en celle de Jésus, qui viendra, me semble-t-il, dans la personne de ceux qui, en son nom, annoncent sa parole. Dès lors, il n'y a aucune raison pour qu'il ressuscite !

Mais pourquoi quelques-uns des frères veulent-ils, coûte que coûte,

qu'il revienne avec son corps ? Je m'efforce de savoir pourquoi et je n'y trouve aucun motif ! Pour être sincère, cela me gêne même de supposer qu'il soit ressuscité, car j'ai peur de ne plus trouver en lui celui que j'ai connu par expérience, et qui m'a saisi jusqu'au plus profond de moi-même !

SCÈNE DEUX

(Thomas , Salomé, Maria Madeleine)

(Salomé entre, agitée, ébouriffée, entraînant Maria comme un sac de chiffons, enfouie sous une tunique de

laine brute, une corde de chanvre en guise de ceinture et pieds nus).

SALOMÉ *(S'arrêtant devant Thomas, fatiguée et découragée).*

– Voilà ! Thomas, ce n'est pas Maria, ma bien aimée, que je t'emmène, mais une folle !

THOMAS.

– Que s'est-il passé, Maria, pour te présenter ainsi en guenilles, comme une mendicante ou une vagabonde ?

MARIA.

– J'ai finalement compris que je menais une vie indigne de Jésus, com-

me si je n'avais pas été une prostituée. Alors, j'ai décidé de vivre en pénitente, n'attendant des autres que mépris, pour avoir suscité l'opprobre envers la personne de Jésus.

SALOMÉ.

– Tu entends ? Elle est folle ! Et Jacques est un monstre !

THOMAS.

– C'est Jacques qui aurait contraint Maria à s'affubler du costume de pénitente ?

SALOMÉ (*Maria se retient pour ne pas accuser un frère*).

– Oui, c'est lui ! Hier (n'en as-tu pas été informé ?), Jésus est apparu à Pierre. Or Jacques a dit à Maria que Jésus avait manifesté à Pierre son indignation envers elle, lui reprochant sa façon désinvolte de se comporter et son impudeur à se présenter insolemment sous les habits d'épouse, oubliant sa condition de pécheresse. Elle est devenue la honte de ses frères ! Désormais, elle ne pourra plus vivre parmi eux qu'en pénitente.

THOMAS (*S'adressant à Maria*).

– Le penses-tu ?

MARIA.

– C'est vrai ! Je n'aurais pas dû oublier que j'étais une pécheresse et qu'il n'était pas convenable de me présenter comme l'épouse de Jésus.

THOMAS (*Ironique*).

– Non ! Tu n'es pas fautive. Jacques a tort de t'accuser. L'erreur vient de Jésus qui, sous ton charme, t'a pardonnée sans te blâmer ni exiger de toi une attitude de réserve. Il t'a même permis de frictionner sa peau avec ton parfum ! Avec raison, les pharisiens, les amis de Simon, ont été scandalisés, surtout parce que Jésus était un prophète !

MARIA (*Se ressaisissant*).

– Pourquoi fais-tu des reproches à Jésus ? Il a agi comme prophète, sur les traces d'Osée, qui avait épousé Gomer, la prostituée impénitente...

THOMAS.

– ... Pour que les fils d'Israël puissent découvrir en elle, comme dans un miroir, l'infidélité de leur mère envers Dieu. Si infidèle, qu'elle lui a donné des enfants de prostitution.

MARIA (*Confuse et pleurant*).

– Jésus m'a épousée précisément parce que je m'étais ressaisie de ma faute : notre union était une parabole vivante qui exprimait la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes, dans une union d'amour.

THOMAS.

– C'est pourquoi il t'a permis de le toucher et de l'oindre de ton parfum. Dès lors, celui qui est apparu à Pierre ne pouvait pas être Jésus, puisque celui-là t'a condamnée et répudiée, alors que Jésus t'avait pardonnée et épousée. S'il avait été Jésus, il aurait été en contradiction avec lui-même en te répudiant, lui qui avait reproché à Moïse d'avoir cédé à la dureté du cœur des hommes envers les femmes, en leur accordant le privilège de les répudier, même si elles ne trouvaient plus grâce à leurs yeux.

SALOMÉ.

– C'est l'image que Jacques s'était faite de lui, selon ses critères personnels moraux, machistes, rigoristes et légalistes.

THOMAS.

– Cette image l'a perturbé quand il a vu Jésus s'unir à toi, Maria. Jacques ne pouvait pas accepter que cette union puisse être un mariage tradi-

tionnel, parce que ta souillure aurait rejailli sur lui, démontrant son illégitimité. Alors, Jacques a considéré cette union comme une allégorie, n'ayant d'autre référant que la relation de Dieu avec les hommes. Selon lui, il t'aurait fallu renier tes fiançailles et ta condition d'épouse de Jésus, et reconnaître que ton union avec lui n'était qu'une image prophétique, par opposition avec le mariage d'Osée avec Gomer. Tu aurais dû renoncer aux signes du mariage et vivre en pénitente. Il a porté ces accusations contre toi, Maria, pour ne pas accabler de leur poids son propre frère, le Seigneur !

MARIA (*Ravagée et en pleurs*).

– J'en suis toute déconcertée. Que dois-je faire ?

SALOMÉ.

– Redevenir toi-même, pour que l'image de Jésus illumine tes yeux en larmes.

THOMAS.

– Retournez à la maison, mes sœurs. Maria, revêt ta parure d'épouse, à l'image de la femme de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes, tous créés à son image ! Allez, mes sœurs ! Et revenez plus tard, pour la conclusion de la rencontre.

(Elles s'en vont en courant, pour éviter de rencontrer les frères).

SCÈNE TROIS

(Thomas, Joseph, Nicodème, Eugène, Pierre, Jean, Jacques)

(Tandis que Thomas va vers le centre, Joseph sort du tombeau avec Nicodème et Eugène, l'un portant le rouleau des Écritures, l'autre le sindon et le troisième le tabouret. En

même temps, Pierre, Jean et Jacques entrent dans le jardin. Tous se retrouvent au centre, où Thomas s'est arrêté pour les attendre).

THOMAS.

– Salut, frères ! On se rencontre comme des lapins !

JOSEPH.

– Heureusement, tu n'es pas un renard !

THOMAS.

– Puisqu'il n'y a pas de renards, je vous propose de nous réunir ici, à ciel ouvert. Qu'en pensez-vous ?

PIERRE.

– Bonne idée. On pourra s'entretenir de la résurrection devant le tombeau ouvert en témoignage.

(Il se tourne vers Thomas).

THOMAS.

– Oh ! je n'ai pas l'intention de le refermer, Pierre !

JOSEPH *(Reposant le rouleau des Écritures sur le tabouret).*

– Allez chercher des chaises au sous-sol de la véranda !

(Tout le monde se met en place).

NICODÈME.

– Je reprends ma fonction de modérateur de la séance. Thomas s'était proposé de nous dire si Jésus, par ses actes et par ses paroles, avait pris pour modèle le Christ, Serviteur de l'Éternel. Quant à celui-ci, nous savons qu'il est la personnification du peuple Juif, qui a supporté les peines que ses enfants auraient dû endurer pour être pardonnés de leur péché. Dieu leur a pardonné par son sacrifice expiatoire ! Ils demeurent donc dans l'alliance de Dieu, assurés de devenir un peuple nombreux et puissant parmi les grandes nations du monde, au service de sa souveraineté.

Dans sa réflexion sur Jésus, Thomas est parvenu à une conclusion

opposée. Selon lui, Jésus n'a pas réalisé cette image prophétique du Serviteur car, en se présentant comme prophète sur les traces d'Osée, il a supplié Dieu de rompre l'alliance avec le peuple juif, et non de l'accomplir. Sa mort n'a pas été suivie d'une résurrection, comme sceau de la vérité du message marqué de son sang, mais plutôt d'un holocauste. Il aurait été grandement utile de résoudre bien d'autres questions, mais le dialogue a dû être interrompu. C'est sans importance puisqu'il se poursuit. La parole est donc à l'opposition, c'est-à-dire au groupe de Pierre, de Jean et de Jacques.

PIERRE.

– J'ai écouté Thomas avec intérêt et je suis surpris de la connaissance qu'il a de Jésus. Mais il n'a abordé à son sujet que ce qu'il est possible de connaître par expérience, et rien du caractère divin qui sous-tend sa nature humaine. J'avais des griefs contre lui, mais ensuite, surtout après l'apparition dont Jésus a daigné me faire la grâce, j'ai changé de sentiments à son égard.

NICODÈME.

– Tu as donc eu une apparition de Jésus ?

PIERRE.

– Oui ! Mais je préférerais ne pas en parler pour le moment, pour ne pas rompre le fil de la recherche.

(S'adressant à Thomas).

Quant à ton attitude à son égard,

elle a été modifiée par la conviction que Jésus ne peut être reconnu comme fils de Dieu que par une grâce spéciale, puisque sa divinité demeure cachée sous son humanité. Prenons l'exemple de sa naissance. Voyant Marie, sa mère, enceinte, on ne pouvait qu'en conclure qu'elle avait eu une relation sexuelle avec un homme. Pour découvrir qu'elle l'était par le Saint-Esprit, il fallait une inspiration venant de Dieu. Puisque tu ne l'avais pas reçue, je ne pouvais pas t'accuser d'infidélité. D'expérience, tu ne pouvais reconnaître en Jésus que l'homme ! Mais cela t'oblige, toi aussi, à changer !

THOMAS (*Avec ironie*).

– Je te remercie, Pierre, de reconnaître que j'ai reçu la grâce de penser, comme vous, celle de croire !

NICODÈME (*Saisissant la balle au bond*).

– Puisque vous êtes réconciliés, la recherche peut reprendre, en associant la connaissance que nous avons acquise de Jésus par expérience et celle obtenue par grâce.

THOMAS.

– J'aimerais alors savoir à quel moment Jésus nous a révélé ces paroles de grâce, parce que je les ai oubliées !

JEAN.

– Tu as le droit de nous le demander, mais ton ignorance m'étonne quand même ! En effet, tu n'as pas dû oublier le défi des pharisiens et des

scribes demandant à Jésus de donner « un signe venant du ciel », capable de lever le doute sur son origine divine et son message, comme l'accomplissement des paroles des Écritures.

THOMAS.

– Certes ! Mais puisque ce signe éveille des informations différentes, voire opposées, je préfère que tu apportes ces précisions.

JEAN.

– Restons-en à la réponse qu'il avait donnée en forme de provocation : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le rétablirai ».

THOMAS.

– D'accord, c'est la rumeur qui court ! Mais a-t-il donné ce signe ?

JEAN (*Étonné*).

– Oui, il l'a donné !

THOMAS.

– En quelle occasion ?

JEAN.

– Tu me le demandes ? Mais enfin ! Par sa résurrection, trois jours après sa mort, comme il est indiqué dans le signe !

THOMAS.

– Mais... Je rêve, ou j'ai perdu la raison ? Qu'y a-t-il de commun entre la mort et la résurrection de Jésus et ce signe, qui concerne le temple ? « Détruisez le temple et je vous le rebâtirai en trois jours ». Pourquoi

parler de mort et de résurrection, à ce propos ?

PIERRE.

– Thomas ! Ne nous dis pas que tu croyais que Jésus parlait du Temple de Jérusalem ! Pour le détruire, il aurait dû mobiliser une armée d'anges, ou déclencher un tremblement de terre, afin qu'il n'en reste qu'un amas de pierres ! Non, Thomas, Jésus s'est servi d'une métaphore. Il a donné à entendre que, Fils incarné de Dieu, son corps est devenu le Temple de Dieu, parce qu'il y a fait sa demeure... Conscient que les Juifs allaient détruire ce Temple, c'est-à-dire son corps, il les a provoqués en affirmant qu'il l'édifierait à nouveau, précisément le troisième jour après sa destruction, en ressuscitant !

THOMAS.

– Dieu ! Vous voilà devenus les scribes de la parole de Jésus ! Mais dites-moi : à qui donc Jésus s'adressait-il ?

PIERRE.

– À des pharisiens.

THOMAS.

– Qui étaient convaincus qu'il était un faux prophète, et exigeaient de lui « un signe du ciel », pour démontrer qu'il était, au contraire, un véritable prophète !

JEAN.

– Oui, c'est exact.

THOMAS.

– Comment Jésus aurait-il pu s'engager à donner un signe de Dieu si, pour le réaliser, il aurait fallu attendre sa mort ? Se moquait-il des pharisiens ? S'apprêtant à le traduire en justice s'il ne donnait pas ce signe, comment ces pharisiens auraient-ils pu patienter jusqu'à sa mort pour l'avoir ? Ou l'auraient-ils obtenu aussitôt, s'ils l'avaient tué ? « Tuez-moi, et je ressusciterai le troisième jour ! » (*Il rit aux éclats*). Puis, après l'avoir tué, ils auraient dû attendre encore trois jours pour obtenir le signe ! C'est fou !

NICODÈME.

– De toute façon, la métaphore du mot « Temple » utilisée pour désigner le corps de Jésus aurait été si incompréhensible et absurde pour les pharisiens, qu'ils auraient pensé que Jésus était vraiment fou, ou qu'il avait pour eux un tel mépris qu'ils l'auraient aussitôt traduit en jugement.

JOSEPH.

– Mais pendant le procès, ils portèrent bien plainte contre lui pour cette affirmation : « je détruirai le temple, et en trois jours je le réédifierai ».

EUGÈNE.

– C'est pourquoi, il convient de rectifier l'affirmation de Jésus ! Il aurait déclaré à la première personne : « Si je détruis le Temple, je peux le rebâtir en trois jours » Il suffit de supposer qu'il aurait été ac-

cusé de détruire l'organisation et la fonction du Temple, et non l'immeuble.

NICODÈME.

– Le fait même que Jésus était un prophète sur les traces d'Osée, suppose qu'il devait partager les accusations de ce prophète contre le Temple, surtout au sujet du sacrifice, dont l'odeur fétide aurait repoussé la présence de Dieu !

THOMAS.

– Cette remarque est pertinente, puisque Jésus a accusé radicalement les Juifs d'avoir transformé le Temple, maison de prière, en un marché, pis encore, en une caverne de voleurs.

EUGÈNE.

– On peut alors imaginer qu'une dispute se serait engagée à propos du temple entre Jésus et les pharisiens, principalement au sujet du sacrifice que Jésus aurait souhaité abolir. Les pharisiens auraient alors répliqué qu'en abolissant le sacrifice, le Temple n'aurait plus eu de raison d'être !

NICODÈME.

– On comprend alors que les pharisiens aient exigé de la part de Jésus un signe du ciel, impliquant une force divine sans contestation possible.

THOMAS.

– Jésus releva le défi, se rendant à Jérusalem dans l'intention de détruire le temple, certain de rétablir en trois jours la destination du Temple :

une maison de prière.

JACQUES.

– Tu parles de Jésus comme d'un aventurier !

THOMAS.

– Sa vie fut réellement une aventure : celle de détruire un système de vie et de pensée, qui assujettit les hommes au Pouvoir par la foi à un Dieu de Puissance.

NICODÈME.

– Tu fais allusion aux paroles de Dieu à Osée : « Tu ne m'appelleras plus mon maître... Je serai ton fiancé pour toujours, je serai ton fiancé par la justice, la droiture et la grâce ». Le Dieu même dont Jésus avait fait l'objet de sa prophétie ! Thomas, poursuis ton récit concernant le signe donné par Jésus.

THOMAS.

– Se trouvant au terme de sa longue tournée en Galilée, chassé de synagogue en synagogue, de ville en ville, poursuivi par l'urgence du « signe venant du ciel », qui lui aurait permis d'assumer le rôle de prophète, Jésus prit la décision d'aller à Jérusalem, pour y accomplir le signe. Il prit la route de Samarie, et non celle, plus naturelle et plus courte, du Jourdain. Le signe exigeait qu'il reçut l'appui de gens convaincus de la destruction du temple, et il ne pouvait les trouver que parmi les Samaritains. Ajoutons qu'il était prophète sur les traces d'Osée, le prophète de Samarie...

PIERRE.

– Allons vite ! Ne t'égare pas en chemin !

THOMAS (*Sarcastique*).

– Tu peux chercher à m'impressionner, Pierre, mais pas Jésus, qui devait trouver des gens pour l'accompagner et les convaincre de l'urgence de son action (*Souriant*). Il faut le laisser venir.

PIERRE.

– Quelle action ? Insurrection, sabotage ? Quoi d'autre, Jésus pouvait-il espérer trouver chez les Samaritains ?

THOMAS.

– Le soutien pour donner le signe céleste !

PIERRE.

– Mais s'il devait venir du ciel, pourquoi ne pas l'avoir demandé directement à Dieu ?

THOMAS.

– Le signe devait être donné sur terre, au Temple, par l'abolition de son activité mercantile. Et le temple avait ses bêtes et ses vendeurs, ses acheteurs et ses porteurs, les offrants et les sacrificateurs. Les sacrifices obligeaient à tuer les animaux, les découper, les brûler, les offrir sur les autels et les partager. L'offrande était suivie de gémissements, de hurlements, de prières, de chants et de cris, d'invocations et de soupirs. Et ils demandaient des couteaux, des pots, du sang, de l'espérance et de la

mort. Des mains qui se serrent et qui s'ouvrent, qui tuent et qui offrent, comme des yeux qui s'écarquillent et qui se referment. Eh bien, ce signe devait réduire ce monde en ébullition au silence d'un désert.

PIERRE.

– Mais tu oublies que Dieu habite dans le Temple comme dans sa demeure ? Tu oublies Dieu, Thomas !

THOMAS.

– Bien forcé de l'oublier, Pierre, puisqu'il n'est plus là. Il a déserté le Temple depuis le message d'Osée, à cause de la prostitution de la « fille d'Israël », son épouse, qui lui a donné des enfants de prostitution.

NICODÈME.

– Arrêtons toutes ces questions secondaires ! Poursuis, Thomas ! Il importe que tu nous dises comment ce signe s'est produit, sans te laisser impressionner par ces interrogations !

THOMAS (*Avec humour*).

– Maintenant je le peux. En effet, Jésus est parvenu à Jérusalem le jour de la fête de la Dédicace.

(*Se tournant vers ses frères*).

Il est dommage que vous n'ayez pas été à ses côtés, brebis égarées sans berger ! Jésus y entra avec autorité, comme pour s'en rendre maître. En effet, il ordonna aux vendeurs d'animaux pour les sacrifices de retourner chez eux avec leurs bêtes. Il ouvrit aussi les cages des pigeons et

leur rendit la liberté ! Il renversa les guichets de change et les pièces roulaient à terre comme des fruits trop mûrs. Enfin, il interdit aux serviteurs de vaquer à leurs tâches. Quant aux sacrificateurs, paralysés, serrant le couteau dans leur droite sacrée, ils assistaient impuissants à la disparition des victimes sur leur banc de sacrifice. Les dernières flammes brûlaient sur les autels, sans que les colonnes de fumée parviennent à noircir le plafond du temple. Des hurlements, des cris, des lamentations s'élevaient, puis un silence de mort s'abattit sur le temple devenu un lieu inutile !

EUGÈNE.

– Le temple revenait au tohu-bohu des origines !

THOMAS.

– Jésus avait donné le premier signe : la destruction du Temple, l'extinction de toute « fonction sacrée » par la fin du trafic. Il était maintenant disponible pour réaliser le second signe : le rétablissement du temple comme maison de prière, de fraternité et de pardon. Déjà les pauvres, les paralytiques, les aveugles retrouvaient leur place dans ce vide et les hommes de sa suite se rassem-

blaient, prêts à la prière, au partage, au pardon réciproque des offenses, pour devenir des frères, quand une voix retentit du haut de la cour sacerdotale : « Lapidez le faux prophète ! » Alors, les vendeurs reprirent leur place, munis de pierres, et les serviteurs se déchaînèrent comme des chiens à la poursuite de Jésus, qui s'enfuit au milieu des bras agités comme des ailes de vautour ! Un détachement de soldats romains pénétra alors dans les lieux pour y ramener l'ordre de l'État.

EUGÈNE.

– Et Jésus... Parvint-il à se sauver ?

THOMAS.

– Oui ! Il parvint à atteindre le Jourdain, au lieu où Jean baptisait ; ensuite, il trouva refuge à Éphraïm, entre la Samarie où il trouva protection, et le désert où il se réfugia.

NICODÈME.

– Le Grand Pontife ordonna de le capturer et fit obligation à tous les Israélites de dénoncer son refuge.

THOMAS.

– Jésus demeura dans le maquis jusqu'à la Pâque.

SCÈNE QUATRE

(Les mêmes et Salomé)

(Salomé entre dans le jardin, méfiante, regardant alentour... En l'a-

percevant, Thomas se lève prend une verge et va à sa rencontre).

JACQUES *(Ironique).*

– Qui dois-tu frapper avec cette verge ?

THOMAS.

– J'ai peur que Salomé tombe sur un des serpenteaux qui se glissent entre les rochers. Les femmes en ont très peur.

JACQUES *(Ricanant).*

– Tu le crois ?

THOMAS *(Ayant rejoint Salomé, il l'embrasse et s'approche du groupe en arpentant la rampe. À mi-voix à Salomé).*

– Maria viendra-t-elle ?

SALOMÉ.

– Sans doute. J'irai la chercher en temps opportun

(S'adressant aux frères).

Bonsoir, frères, je crois que vous avez bien travaillé...

PIERRE.

– Oui, mais avec peine. Tu peux rester ici, mais si tu t'ennuies, tu

peux aussi bien nous quitter ! On le comprendra.

SALOMÉ *(S'asseyant à côté de Thomas).*

– Oh, non ! Tu sais, je suis habituée à vos discussions. Et tout ce qui concerne Jésus me touche profondément. Peut-être parce que je suis une femme !

NICODÈME.

– Poursuivons, donc...

PIERRE *(Se tournant vers Thomas).*

– Dans tout ce que tu nous as raconté, il y a beaucoup de choses étranges, mais ne coupons pas les cheveux en quatre. Je suis disposé à reconnaître que, matériellement, le signe avait pour objet le Temple, et non le corps de Jésus. Cependant, selon toute probabilité, sa signification prend forme dans son corps, en sorte qu'on peut dire que, à travers ce signe, Jésus désignait sa mort et sa résurrection. En effet, l'action significative de Jésus dans le Temple l'a conduit à passer de son rôle prophétique à celui de victime : sa mort

avait été déjà virtuellement décidée. Précisément, il est évident qu'il ne se consacre plus à annoncer son évangile, mais qu'il attend sa mort et sa résurrection.

THOMAS.

– Pourtant, parvenu à Jérusalem, Jésus ne se prépare pas à la mort et à l'attente de sa résurrection, mais il se dispose à poursuivre ailleurs son action prophétique.

PIERRE.

– Comment peux-tu affirmer cela, puisqu'il est devenu un transfuge qui ne se déplace plus à travers le pays pour annoncer son évangile, et qui ne se rend à Jérusalem que pour être arrêté et condamné ?

THOMAS.

– Ignorest-tu ce qui s'est passé entre la Dédicace et la Pâque ? À ce moment-là, il a connu un tournant dans sa vie : interdit d'évangile auprès des Juifs, il a décidé de l'apporter aux Gentils. Dans ce but, il chargea Judas de prendre contact avec des Juifs de la Diaspora et avec des Grecs, pour qu'ils lui fassent quitter la Palestine, lorsqu'ils seraient venus à Jérusalem pour la Pâque.

PIERRE.

– Que dis-tu là ? Quitter le pays, alors qu'il n'attendait que la mort ?

THOMAS.

– Non, Pierre ! J'insiste : il n'attendait pas la mort, il la fuyait. Une expérience prophétique nouvelle

avait traversé son esprit ! Jusqu'à-lors, il avait suivi les traces du prophète Osée. Dans le mandat d'arrêt lancé contre lui, il vit le signe que Dieu le plaçait sous l'égide du prophète Jonas, afin de partir annoncer l'évangile aux gentils...

JACQUES.

– Ce que tu affirmes est incroyable !

THOMAS.

– Cependant, tu le savais ! Rappelle-toi le jour où il affirma que si les habitants de Ninive avaient entendu ce qu'il avait déclaré aux Galiléens, ils vivraient tous aujourd'hui dans la repentance ! Mais dans son pays, il n'y avait que des gens qui souhaitaient sa mort. Alors, Jésus a tout tenté pour fuir son pays, pour gagner, sans doute, Rome, la nouvelle Ninive.

PIERRE.

– J'admire ta familiarité avec Jésus ! Pourtant, je suis en désaccord avec ton interprétation. À mon sens, Jésus a bien vu dans le signe la figure de Jonas, mais le prophète prisonnier du ventre de la baleine lui fit prendre conscience de l'imminence de sa propre mort, et le prophète sauvé des eaux lui fit entrevoir sa propre résurrection.

THOMAS.

– Selon le texte, être englouti par le poisson ne signifiait pas la mort du prophète, mais son châtement pour son incrédulité face à la conversion possible des Ninivites. En effet, il

constata cette conversion comme allant de soi quand, rejeté hors du ventre du poisson, il fut porté par les flots jusque dans la ville. Jésus ressentit aussi comme un châtiment pas tant l'échec du signe, que d'avoir méconnu la perversion des fils d'Israël. Il espérait que le signe les amènerait à se convertir. L'échec le convainquit, au contraire, de la perversion des Juifs, comme la prostitution de Gomer avait convaincu Osée de la perversion du peuple. Et il comprit qu'il aurait dû dénoncer à Dieu son peuple, comme Osée l'avait fait pour la « fille d'Israël », puis partir évangéliser les gentils, à la manière de Jonas. Voilà la raison pour laquelle il chargea Judas d'entreprendre des démarches pour quitter le pays !

PIERRE.

– Son comportement le jour de la Pâque ne correspond pas à ce que tu nous dis. Jésus demeurait à Béthanie, chez Maria, et sa présence à Jérusalem ne pouvait pas passer inaperçue, ce qui laisse entendre que Jésus lui-même l'avait voulu, pour précipiter sa comparution en justice. En outre, le fait que, lors de la cène de Pâque avec ses disciples, on n'a pas mangé l'agneau, donne à penser qu'il se considérait lui-même comme l'agneau qu'il offrait sous les apparences de la fraction du pain. C'est pourquoi, le repas terminé, il n'a pas fui, mais s'est réfugié à Gethsémani pour attendre d'être arrêté. La Pâque devint le symbole rituel du sacrifice de sa mort !

THOMAS.

– Tu n'as pas tout dit des faits et gestes de Jésus lors de son séjour à Jérusalem. Ton interprétation en demeure biaisée. Qu'a-t-il fait lors de son séjour chez Maria ? Tu n'en dis mot ! Le repas de Pâque n'a comporté que du pain, non pas parce que Jésus était l'agneau, mais parce qu'il s'agissait de la Pâque traditionnelle des Juifs qui rappelle le « passage » à travers la mer ! On mangeait le pain azyme pour se hâter de quitter la terre d'esclavage. Et, à la fin du repas pascal, Jésus s'est rendu à Gethsémani, qui était le lieu fixé pour rencontrer les Grecs qui devaient le conduire hors du pays. D'ailleurs, la tension et l'angoisse éprouvées par tous, cette nuit-là, dans l'attente de l'arrivée des Grecs, le montrent à l'évidence. Jésus avait soupçonné leur trahison au cours du repas quand il chargea Judas d'aller aux informations dans la maison du grand prêtre.

JACQUES.

– L'erreur de mon frère, le Seigneur, fut de faire confiance au traître Judas.

THOMAS.

– Tu te trompes ! Judas n'a pas été le traître, mais le sauveur de Jésus, celui qui s'est exposé lui-même pour préparer sa sortie du territoire. Les informations qu'il avait glanées chez le grand prêtre l'avaient convaincu que les Grecs l'avaient trahi et que des gens avaient été envoyés à Gethsémani pour s'emparer de lui. Ju-

das revint en hâte auprès de Jésus pour l'en avertir, mais il arriva en même temps que les policiers. Alors, il se donna la mort, comme il en était du gardien du héros qui n'était pas parvenu à faire échec à la trahison.

JACQUES.

– Tu fais de Jésus, notre Seigneur, un fugitif, et, de son parjure, son sauveur ! Tu n'es qu'un traître, Thomas !

THOMAS (*Sans s'occuper de ces paroles et continuant à s'adresser à Pierre*).

– Il y a encore autre chose que tu négliges de considérer, Pierre. Quand Jésus s'est rendu à Jérusalem pour la Pâque, il a trouvé refuge à

Béthanie, dans la maison de Maria. Et là, il a célébré leur mariage pour exprimer, comme Osée, dans une métaphore vive, l'union de Dieu et des hommes dans l'Alliance nouvelle. Son union avec Maria est le miroir prophétique de l'alliance de Dieu avec les hommes.

PIERRE (*Agacé*).

– La nouvelle Alliance est l'extension à tous les hommes de l'ancienne, établie par Dieu avec la génération d'Abraham. Puisque les Gentils sont des « enfants de prostitution », Jésus fut contraint, comme Osée dans une situation analogue, de s'unir à une prostituée, pour signifier l'accord entre purs et impurs dans le royaume de l'Alliance.

SCÈNE CINQ

(**Les mêmes et Maria de Magdala**)

(*Maria, qui était entrée à l'improviste et a entendu Pierre, s'approche de lui à son insu et s'appuie sur son épaule. Elle est revêtue d'une tunique blanche, tenue par une ceinture*

brodée en or ; elle porte une jaquette rose en soie. Des fleurs couronnent sa tête, couverte d'un long voile parsemé d'étoiles).

MARIA (*D'une voix claire et scandant les mots*).

– Ce n'est pas une prostituée, la fem-

me que Jésus a choisi pour épouse, mais Maria Magdalena, la fille sauvée de la prostitution de la généra-

tion d'Israël. Son union est sans tache, semblable à la pureté de l'alliance de Dieu avec les hommes.

PIERRE (*Se tournant furieux vers Maria*).

– Ah ! Que vois-je ! Tu as osé te défaire de ta tenue de pénitente !

MARIA (*Avec une ironie contenue*).

– J'ai revêtu la parure de prostituée que je portais lors de mes noces avec Jésus, après qu'il m'ait ointe et donné son baiser d'amour !

PIERRE.

– Le voile d'épouse ne suffit pas à dissimuler ta souillure, parce que, et tu le reconnais toi-même, ce ne fut pas un mariage traditionnel, mais une « métaphore » emblématique de l'alliance. En réalité, tu es une femme souillée par la prostitution et tu ne pourras plus vivre dans l'Église sans un signe de repentance. Et puisque tu as osé masquer ton indignité sous le vêtement nuptial et jeter aux orties le cilice, lui préférant la ceinture dorée, je te considère virtuellement excommuniée.

THOMAS.

– Qu'as-tu en tête, Pierre ?

PIERRE.

– Je veux dire...

MARIA.

– ...Non, Pierre, je n'ai pas jeté le cilice aux orties, ni même le sac à ordures que je portais en guise de jupe. Quant au cilice, j'attends, pour

m'en débarrasser, de trouver un lieu où pousse l'ortie.

PIERRE.

– Tu joues sur les mots pour te soustraire à la triste réalité... Des orties, on en trouve partout quand on veut renoncer à l'opprobre.

MARIA (*Jetant un regard vers les pieds de Pierre*).

– Tu as raison, Pierre. Par chance, comme par enchantement, je vois des orties fleurir à tes pieds !

(Soudain, elle ouvre sa blouse et dénoue la ceinture de soie qui entoure ses hanches, laissant apparaître le cilice qui les serre étroitement, et elle s'en libère avec une telle violence qu'elle se blesse, puis elle le jette aux pieds de Pierre).

Pierre, reprends la chaîne avec laquelle tu lies et délies les croyants que tu assujettis au nom du pouvoir que le Ressuscité te confère !

SALOMÉ (*S'élançant vers Maria*).

– Oh Maria, l'amie de mon cœur, tu n'es plus une folle !

(Pierre, hébété, se replie en se lamentant. Les autres se lèvent, le regard tourné vers le cilice sanglant).

JOSEPH (*S'adressant à Pierre*).

– Jésus t'a-t-il vraiment donné ce pouvoir au moment de son apparition ?

THOMAS.

– Jésus t'aurait-il rendu les armes,
après le triomphe de sa résurrec-
tion. ?

SCÈNE SIX

(Les mêmes et des passants)

*(Des gens agités entrent en criant
dans le parc du tombeau : « Des
morts sont ressuscités ! ». Les disci-*

*ples, apeurés, se réfugient dans la
véranda, les gens les suivent).*

UN HOMME.

– Sont-ils vraiment des morts ?

UN DEUXIÈME.

– Pourquoi seraient-ils venus se ma-
rier dans ce cimetière, s'ils n'étaient
pas morts ?

(À son voisin).

Vois-tu cette fille en robe de noces ?
C'est une morte, et pourtant quelle
beauté !

UN TROISIÈME.

– Et cette autre fille qui l'embrasse !
Celle-là doit être bien vivante, puis-
qu'elle embrasse la morte qui devra
ensuite revenir chez les morts après
son mariage.

JOSEPH *(S'approchant d'eux, avec
voix forte).*

– Holà ! Vous êtes dans une proprié-
té privée. Quittez les lieux, s'il vous
plaît.

UN HOMME.

– N'êtes-vous pas des morts ?

JOSEPH.

– Mais non ! Nous sommes bien vi-
vants, grâce à Dieu !

UN DEUXIÈME.

– Alors, pourquoi célébrez-vous un
mariage parmi les morts ?

JOSEPH.

– On ne célèbre pas de mariage ici.

LE DEUXIÈME.

– Célébrez-vous donc l'enterrement d'un vivant ?

LE TROISIÈME (*À son copain*).

– Je te jure, il y avait bien là un mort ! Sans doute que son épouse, déjà morte elle-même, n'avait pas pu l'épouser parce qu'il était mort. Alors, elle a voulu célébrer ses noces comme s'ils étaient encore en vie. Et Dieu leur a redonné vie pour qu'ils puissent se marier !

LE COPAIN.

– Et oui, mon ami, l'amour est plus fort que la mort !

JOSEPH (*Les poussant doucement vers la sortie*).

– Bonne soirée à tous !

(*Ils s'en vont, poursuivant leurs élucubrations sur les morts*).

SCÈNE SEPT

(*Les mêmes*)

NICODÈME.

– Il semble qu'il y ait entre nous certains malentendus.

(*S'adressant à Pierre*).

Tu étais informé des noces de Jésus avec Maria. Pourquoi as-tu exigé d'elle qu'elle vive affublée de l'habit d'une pénitente publique ? Et aussi qu'elle se martyrise à l'aide d'un cilice, alors que grâce au pardon accordé par Jésus, elle a retrouvé son innocence ? N'as-tu pas de la sorte attenté à son honneur et affaibli son rôle dans l'œuvre du prophète ?

PIERRE.

– Son mariage n'était pas établi selon les règles traditionnelles, mais une figure emblématique de l'œuvre de Jésus, tandis que son péché tangible imprime sa chair, même absoute, d'une tache indélébile, d'une souillure dont elle devra sans cesse être débarrassée.

NICODÈME.

– Votre foi vous enseigne-t-elle donc que le péché demeure dans la chair des hommes, en dépit du sacrifice rédempteur du Christ ?

MARIA.

– Non, Pierre, mon mariage a bien été authentique, comme le fut celui d'Osée. Mais, étant l'emblème de l'union de Dieu avec les hommes, il a requis que ma chair soit comme un miroir immaculé.

THOMAS.

– Pierre, de qui détiens-tu ainsi le Pouvoir d'agir de la sorte sur la chair et sur l'âme d'une de tes sœurs et, en conscience, la lier, au nom de Jésus, à sacrifier sa vie ?

PIERRE.

– De Jésus lui-même, qui m'est apparu ! Il m'a déclaré avec autorité et solennellement : « Tu es " Pierre ", et sur cette pierre, je bâtirai mon Église, et les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Je te donne les clés du royaume des cieux : ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

THOMAS.

– Comment est-il possible que Jésus ait pu te confier ce pouvoir uniquement à toi, alors qu'il l'avait concédé à quiconque pardonnerait à son frère ? Non, Pierre, je ne discerne point Jésus en celui qui t'est apparu. J'imagine plutôt un prince qui, ayant rompu avec sa famille, s'en est séparé pour s'enfermer dans son château, cédant la direction des affaires à une personne de confiance, lui octroyant le pouvoir de vie et de mort sur ses sujets.

PIERRE.

– Je ne vois aucune contradiction entre le pouvoir que Jésus m'a octroyé et son message. En effet, Jésus l'a toujours présenté dans la perspective d'un royaume des cieux, dont il est le monarque. Ce royaume devait prendre une double envergure, céleste et terrestre. En ressuscitant et en montant au ciel, il était compréhensible que sur la terre où il ne demeure plus, il confie à un homme le gouvernement de son royaume. Et si Jésus m'a choisi pour assumer ce pouvoir, qu'y puis-je, Thomas ?

THOMAS.

– As-tu conscience, Pierre, que Jésus abandonne à ta discrétion son pouvoir de rédemption et de jugement sur tous les hommes, qu'il détient en tant que Christ et Fils de Dieu ? Tu deviens ainsi, toi-même, le Christ sur la terre, dont l'autorité et le pouvoir sans limites ne pourront être enfreints par personne au monde ? Quelle différence existerait-il, dès lors, entre le Christ et toi ?

PIERRE.

– Celle qui distingue le roi en personne et son représentant !

THOMAS.

– Pendant sept séances, nous nous sommes entretenus de la résurrection de Jésus et de sa personnalité christique, et nous voici confrontés à deux Christ, l'un céleste et l'autre terrestre, l'un mort et ressuscité et l'autre pas encore mort, mais déjà ressuscité ! C'est à nous donner le

tournis !

NICODÈME.

– En présence d'une telle aberration, faisons une pause dans notre démarche pour en revenir aux causes. Il est vrai que, dès le début de notre recherche, nous nous sommes heurtés à une contradiction ! Apprenant que le tombeau était vide, nous avons été convaincus de nous trouver devant un dilemme : vol ou résurrection, alors que cette situation pouvait laisser supposer, selon toute vraisemblance, le vol du cadavre qui, déposé dans le tombeau par des hommes, ne pouvait avoir été dérobé que par des hommes ou par des bêtes, mais en aucun cas par une résurrection, qui excède l'expérience commune. Faire allusion à la résurrection exigeait d'en appréhender la possibilité à cause de la fonction prophétique de Jésus, sans qu'il soit nécessaire, pour autant, de renoncer au fait du vol du cadavre. Ainsi, nous nous trompions.

Notre erreur provenait de ce que nous confondions deux fonctions différentes de l'esprit : la raison et la foi. La raison qui argumente, conduit à des vérités concernant le phénomène et l'être dont il dépend, la foi qui concerne le sens de la finalité de la vie, comme de toute expérience vécue. Mais puisque nous ignorons cette finalité, nous la formulons par l'imaginaire, à partir de paroles, de désirs, d'espérance, de l'effet sur notre vie des événements, des rêves ou de perceptions inopinées... Les propositions de foi ne comportent en

elles-mêmes aucune vérité, mais du sens. L'homme qui pense est en quête de vérité, mais l'homme qui croit est en quête de sens.

JEAN.

– Que nous dis-tu là ? La parole de foi ne serait pas une parole de vérité ?

EUGÈNE.

– Je partage le point de vue de Nicodème, pour affirmer que la parole de foi n'a pas pour but de nous révéler l'être des choses, mais le sens qu'elles acquièrent, une fois comprises dans une perspective de finalité de l'existence. Mais puisque, par l'expérience et par la raison, nous ignorons les circonstances de cette finalité, nous les exprimons en métaphores et en symboles : bref, dans un langage figuratif. La foi offre à la conscience des valeurs, et non la connaissance de l'être des choses. Et ces valeurs désignent les choses, du fait qu'elles sont vécues dans une finalité. C'est ce que nous enseigne la parole. Lorsqu'un mot entre dans le corps d'un discours, il se revêt du sens de ce discours, en plus de son sens propre.

JEAN.

– Et Dieu ? N'est-il pas le sujet de la parole dans les Écritures ?

EUGÈNE.

– Bien que nous affirmions que les récits des Écritures sont parole de Dieu, rien ne peut le prouver, sinon l'effet salutaire qu'ils produisent en

nous comme parole de Dieu, car ils s'inscrivent dans le cadre de cette finalité dont bénéficie l'esprit grâce à la foi, qui est sens existentiel et non argumentation rationnelle !

THOMAS.

– Pour en revenir à notre erreur, mis en présence du tombeau vide, nous avons refusé d'y voir un fait d'expérience pour en rechercher la raison directement en Dieu, par le recours aux Écritures. En effet, nous avons cherché à comprendre cet événement au moyen du chant du Serviteur de l'Éternel.

PIERRE.

– Jean, Jacques et moi, nous avons reconnu dans le Serviteur de l'Éternel l'image prophétique de Jésus, qui a subi la mort pour la rédemption des péchés des hommes. S'étant offert en sacrifice expiatoire, sa mort a été le gage de sa résurrection.

THOMAS.

– Mais en fin de compte, Nicodème et Eugène, Joseph et moi, nous avons, par contre, remarqué que le Serviteur n'est pas une personne, mais le peuple juif qui, tout en ayant subi le châtement en expiation des péchés de ses enfants, n'est ressuscité que comme peuple et comme Nation. Il est donc impossible d'attribuer sa figure à Jésus. En outre, à approcher Jésus de plus près, nous avons constaté que le châtement immérité qu'il a subi lui a été juridiquement attribué comme sanction de son opposition au pouvoir de la Loi

et des législateurs. Peines injustes, mais légales. Si Jésus a bien été un martyr du Judaïsme, il en fut, tout autant, l'adversaire. Il est donc impossible de l'assimiler à la figure du Serviteur de l'Éternel.

PIERRE.

– Alors ? À quelle conclusion parviens-tu ?

THOMAS.

– À une conclusion opposée à la tienne et à celle de ton groupe : rien, en Jésus ni dans les Écritures, ne nous autorise à affirmer que Jésus est ressuscité. Mort comme tous les prophètes sur les traces desquels il a accompli sa fonction prophétique, il nous a confié son message, afin que nous le transmettions au monde. L'idée d'une résurrection s'inspire de sa démarche, de ses paroles, de ses actes, et même de sa mort, inscrits dans le mouvement de l'être qui de Dieu se tourne vers le monde, puis revient à Dieu par la médiation de l'homme. Dieu, avait déclaré Jésus, est le Dieu non des morts, mais des vivants. Tout ce qui arrive, la mort elle-même, s'inscrit dans le mouvement de l'être. Jésus ressuscite, dans la mesure où l'homme expérimente cette valeur d'existence.

PIERRE (*S'adressant à Thomas*).

– Selon tes dires, je tombe dans l'abomination, parce que je suis l'exécutant de la volonté de Jésus sur la terre ! Mais toi, tu es devenu l'objet de notre rejet, parce que, selon ta foi, Jésus est un prophète de la pa-

role et non de l'événement, incapable de réaliser ce royaume de cieux dont il avait annoncé la venue. Son royaume des cieux est un règne sur des morts. Je n'ai plus qu'à vous souhaiter une lecture avisée de son message, afin que vous parveniez à consoler les vivants de leur mort prochaine !

(Il s'achemine vers la porte du jardin, avec un calme et une dignité affectés).

THOMAS.

– Oh ! Pierre, tu oublies de reprendre la chaîne avec laquelle, grâce au pouvoir que Jésus t'a confié, tu lies et délies sur la terre comme dans ciel...

(Avec dignité et solennité, Pierre s'arrête, se retourne, reprend la chaîne, la mettant dans une de ses poches et, sans dire un mot, reprend son chemin. Il ne s'aperçoit pas que le cilice tache son vêtement de sang).

Merci pour tes souhaits. Nous nous reverrons sans doute, puisque je suppose que tu comptes fixer ton siège à Ninive. Quant à moi, je compte bien m'y rendre pour lire aux Gentils le message de Jésus et les consoler de leur mort prochaine !

(Tandis que Pierre s'en va, Jacques se lève et le suit. Jean se lève aussi, suivant Jacques, mais brusquement il s'immobilise, comme saisi par une vision intérieure).

SCÈNE HUIT

(Eugène, Nicodème, Thomas, Joseph, Jean, Maria Madeleine)

EUGÈNE.

– Si Pierre s'est mis dans la tête que Jésus est le Fils de Dieu, c'est, à mon sens, pour s'accaparer une part de son pouvoir ! C'est pourquoi il est regrettable que, pour permettre à un homme d'accéder à cette dignité,

Pierre soit parvenu à priver la nature humaine de cette plénitude de l'être, qui l'exalte jusqu'aux confins de la divinité de Dieu.

NICODÈME.

– En effet, il a conféré les paroles de

l'Écriture : « Il l'a fait à peine inférieur à Dieu » au Christ, et non à l'homme, qui avait été créé par Dieu à son image et à sa ressemblance.

THOMAS.

– Nous avons eu tort de croire que Jésus était Dieu, alors qu'il a affirmé qu'il était fils de Dieu, comme c'est la condition de tout homme.

JOSEPH.

– C'est vrai, mais nous devons être très circonspects dans l'affirmation : l'homme est « fils de Dieu », car il n'a pas été engendré par Dieu, mais créé par lui.

THOMAS.

– Pourquoi donc ne pas user de l'expression « fils de Dieu » dans l'absolu, si l'homme a bien été créé « à son image » ?

EUGÈNE.

– À son image, parce qu'il a été convenu que la nature de l'homme est une image réfléchie de la nature de Dieu. En effet, Dieu pense et définit les choses à partir de leurs causes, tandis que l'homme ne peut les comprendre et les définir qu'à partir de leurs effets. Une réciprocité s'établit ainsi entre Dieu et l'homme, dans une participation réfléchie.

THOMAS.

– Toutefois, puisque Jésus a identifié celui qui fait la volonté de Dieu à « - sa mère et à ses frères », j'estime que la relation entre Dieu et l'homme s'inscrit dans la cadre d'une généra-

tion spirituelle.

EUGÈNE.

– C'est aussi ma conviction, à condition de situer cette génération au niveau des personnes, et non à celui du dogme des « deux natures ». En d'autres termes, nous sommes « enfants de Dieu » non point parce que Dieu nous a engendrés, mais parce qu'il nous aime et nous considère effectivement comme des fils, de même que nous le considérons en toutes circonstances comme un « Père ».

THOMAS.

– Pour quelle raison nous traite-t-il comme des fils, et pourquoi le considérons-nous comme un Père ?

EUGÈNE.

– Parce que les « deux natures », celle de Dieu et celle de l'homme, bien que distinctes, ne sont pas totalement étrangères, se faisant écho l'une à l'autre dans leur similitude.

THOMAS.

– À qui l'initiative revient-elle : à Dieu ou à l'homme ?

NICODÈME.

– Je dirai à l'homme, parce qu'il reconnaît un « frère » en son « prochain ».

THOMAS.

– Je te remercie ! Tu me permets de pénétrer plus intimement dans la réalité de Jésus. Enfant bâtard, il a perçu en quiconque accomplissait la volonté de Dieu envers son prochain

un frère, une sœur ou une mère. En conséquence, Dieu se révélait en lui comme un père. Dieu devient le Père de quiconque agit en frère envers son prochain. Ainsi s'accomplit la génération virtuelle de Dieu envers les hommes créés.

NICODÈME.

– Quant à moi, je suis convié à sonder ces paroles que Jésus m'avait dites sur la naissance spirituelle de l'homme : « En vérité, en vérité je te dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ». L'homme connaît une croissance spirituelle, de la même manière qu'il avance en âge. Dès que quelqu'un se porte à la rencontre de son prochain comme vers un frère, une nouvelle naissance s'opère en lui. Il lui naît un frère, et lui-même le devient sous le regard de cet autre ! En eux, Dieu se révèle Père et fait sa demeure !

EUGÈNE.

– Il n'est pas incongru de prétendre que Dieu s'incarne, ainsi, dans l'homme et l'habite, comme en un temple vivant.

THOMAS.

– Non seulement, il nous a été fait la grâce d'hériter le message du royaume de Dieu, mais de surcroît celle de l'accomplir en nous. En cet accomplissement, la personne de Jésus s'élève en nous à la dignité de Christ, car l'esprit, qui l'avait confirmé dans sa fonction de prophète de l'amour de Dieu envers les hommes, s'incarne en eux, réunis dans une com-

munion fraternelle.

JEAN (*Il se tient au milieu des frères, porte un regard sur tous et déclare d'une voix grave et recueillie*):

O logos sarx égeneto

La parole s'est faite chair

(*Il quitte les lieux lentement, tandis que les autres demeurent bouleversés et songeurs*).

MARIA (*S'adressant aux frères*).

– Frères, nous nous retrouvons là même où j'ai rencontré Jésus, quand il quitta la terre pour aller vers le Père. Il n'est plus parmi les hommes, ayant abandonné son corps à leur merci. Mais il a renoncé aussi à demeurer parmi les morts ! Frères, je vous invite à revivre ce moment, pour recueillir son message et l'esprit qui l'anime. En effet, Dieu l'avait envoyé comme prophète et l'a consacré Christ, non pour nous laisser asservir à son pouvoir, mais pour nous appeler à vivre de son amour. Dieu n'a pas voulu s'imposer comme un maître, mais comme un passionné des humains, ainsi qu'il s'était présenté au prophète Osée. Allez, frères ! Salomé et moi nous vous précéderons, chantant et dansant l'hymne que David composa sur l'homme.

(*Thomas et Joseph, Nicodème et Eugène se lèvent, tandis que Maria s'empare du luth et que Salomé s'apprête à danser*).

Quand je contemple les cieux, ou-

[vrage de tes doigts,
La lune et les étoiles que tu fixas,
Qu'est-ce que l'homme, pour que tu
[te souviennes de lui ?
Le fils de l'homme,
Pour que tu prennes garde à lui ?

Tu l'as fait de peu inférieur à Toi
Et tu l'as couronné de gloire et de
[magnificence.

Tu lui as donné la domination sur les
[œuvres de tes mains,
Tu as tout mis sous ses pieds :
La brebis comme le bœuf,
Et les animaux des champs
Et les oiseaux du ciel et les poissons
[de la mer,
Tout ce qui parcourt les sentiers des
[mers.

Éternel, notre Seigneur,
Que ton nom est magnifique sur tou-
[te la terre !

(Salomé tourne en dansant, son voile flottant sous le souffle de la brise du soir. Mais dès que Maria a terminé le psaume, elle cesse de danser et tourne son regard vers le ciel : l'étoile du soir s'élève doucement sur l'horizon, tandis que le soleil s'enfonce sous l'horizon. Maria reprend son luth et Salomé se remet à chan-

ter, tandis que les frères font un cercle autour d'elle et de Maria).

Une étincelle brillante s'évade
D'une étoile en feu qui se meurt.
Elle tombe sur l'écume des ondes
[dans un sursaut
En haute mer.

Se déchaînent les vents
Des deux hémisphères du monde,
Bousculant les vagues qui se calment
[et se creusent
En un berceau d'écumes.
Se taisent les eaux.
Mais du fond du duvet, un enfant
Appelle dans un gémissement sa mè-
[re
Et attendrit son cœur.

Portés par les ailes des ondes
Accourent les oiseaux gazouillant
Et dansant alentour.
S'endort l'enfant !
À l'horizon se lève l'aurore
Le couvrant de son voile rose.

L'homme est né d'une étreinte
Du ciel et de la terre.

(Le cercle des disciples se serre autour d'elles dans une étreinte fraternelle).

RIDEAU